

Les griffes du poète !

Jean-Marc Desgent, *Ne calme pas les dragons*, La Grenouillère, 2013, 78 p.

Minos Nitrof, *Razoirs*, 2013, 100 p.

Maxime Catellier

Numéro 303, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Catellier, M. (2014). Compte rendu de [Les griffes du poète ! / Jean-Marc Desgent, *Ne calme pas les dragons*, La Grenouillère, 2013, 78 p. / Minos Nitrof, *Razoirs*, 2013, 100 p.] *Liberté*, (303), 54–55.

Les griffes du poète !

Les salves épidémiques de Jean-Marc Desgent et les sonnets radicaux de Minos Nitrof.

MAXIME CATELLIER

IL VIENDRA PEUT-ÊTRE UN TEMPS où les poètes seront assez dangereux pour qu'on leur tire dessus. Pour l'instant, pas de doute, les plus dégriffés de la meute tiennent parole au micro de nos institutions vénérables, lançant leurs mots en l'air comme des fleurs séchées dans un pot-pourri. Ça embaume la pièce, ça fleure bon, c'est chic comme du pain sur la table. Des chiens savants parlent de Lautréamont comme si c'était du bonbon, on avale tout et on en redemande. C'est qu'elle se porte bien, la littérature, quand elle finit par se faire voir. Personne, semble-t-il, n'a demandé son avis à Réjean Ducharme. Ils ont peur qu'il ouvre enfin la bouche, et qu'il carabine à tous les vents: «Tiens, ma gang d'osties de comiques, la v'là, votre littérature!»

Parmi les grands insensés qui continuent de percer la voûte du langage pour en accueillir le mystère en poussant les hauts cris, je ne vois que Jean-Marc Desgent pour continuer de tirer dans la foule, revolvers aux poings, en prenant au pied de la lettre l'acte surréaliste le plus simple. Encore faut-il que ces revolvers à cheveux blancs soient chargés de sève, bandés comme des corps, pour libérer leur feu. Desgent, après avoir publié *Vingtièmes siècles* en 2005, pouvait-il faire autrement? Ce livre-méduse a pétrifié tant de langues qu'il est presque devenu un boulet pour son auteur. Un livre d'une telle portée, dont l'influence n'a pas fini de se lover dans les ressacs et les replis stylistiques de ses contemporains, est rapidement devenu l'éléphant dans la pièce. Selon ses dires, un jeune poète lui a carrément reproché de l'avoir publié: «On n'écrit pas *Vingtièmes siècles* à cinquante ans!» Comme si nous pouvions accuser nos aînés de notre propre médiocrité! Et loin de s'être calmé, Desgent a continué d'écrire à la pointe de la lame, jusqu'à cette injonction récente catapultée aux Éditions de La Grenouillère: *Ne calme pas les dragons*.

Un mot d'abord sur cette maison d'édition pilotée par l'écrivain Louis-Philippe Hébert. C'est en 2010 que ce

dernier a fondé La Grenouillère à partir de La Grenouille Bleue, maison issue des Éditions du CRAM et lancée un an auparavant par l'écrivain Alain Gagnon. La collection qu'inaugure Jean-Marc Desgent avec *Ne calme pas les dragons* s'intitule «Les Classiques du XXI^e siècle». Son ambition est de publier «des inédits d'écrivains dont la qualité de l'œuvre a été soulignée par les prix les plus prestigieux». Je passerai sur cette obsession des prix qui contamine à grande échelle notre petite littérature, mais ne m'empêcherai pas de souligner le ridicule de vouloir créer des classiques comme on fait surgir des golems. Classique, la poésie de Jean-Marc Desgent? Épidémique est le terme qui me vient plus facilement à l'esprit.

Laissons là ces considérations qui tiennent plus de l'enveloppe pour nous attarder au contenu de ce livre qui beugle et qui mitraille, qui tiraille et qui pulse, tel un moloch qui plane au-dessus des foules ahuries de ce siècle achevé avant même qu'il n'ait commencé. Reprenant où *Qu'importe maintenant* (Poètes de Brousse, 2012) nous avait laissés, Desgent poursuit une recherche extrême et radicale de l'animalité défaillante du corps, dans une langue déconstruite et fluide. Témoin de l'obsolescence graduelle de la vie, de l'inévitable violence avec laquelle le temps nous empêche de vivre et nous fait la guerre, Desgent essaie de réapprendre à parler avec un corps dont les morceaux ont été dispersés aux quatre vents. Dans cette rue où il regarde passer les filles qui dévorent chacune de ses visions, dans cette rue où l'on condamne ce qu'il nous reste d'humanité, Desgent tente de parler la langue du corps qui surgit et brûle à l'envers de la marche du monde. Poésie politique au sens fort, *Ne calme pas les dragons* est un appel désespéré au meurtre de l'origine pour avancer sans se crever les yeux :

Tu es une montagne de décapités,
d'innommés montagne de frénétiques,
petite sacrifiée les luttes civiles,
petite sacrifiée les esprits qui passent dans la maison,
petite sacrifiée de la beauté la négation de la neige.

Parle-t-il à ces filles de feu qui ont craché à la face de la police dans les rues de Montréal au printemps 2012? Je ne serais pas surpris que cette audace de la jeunesse qu'on a écrasée sous les roues de l'arrogance ait inspiré à Desgent certains des plus beaux poèmes de ce livre. Mais au-delà de cette intuition toute circonstancielle, ce livre est un appel à la désertion, pour reprendre la formule qu'avait utilisée Annie Le Brun dans son virulent pamphlet contre le néo-féminisme, *Lâchez tout* (Le Sagittaire, 1977). La langue de Desgent s'y déploie en éclats de fièvre, toujours amoureuse, jamais morte, dans une urgence qui frappe les sens et nous désarme. C'est une marche dans l'émeute, une visite du massacre, une vision de la chair engloutie dans le rêve :

Je marchais j'ai cru me voir,
j'avais mis le feu sans prévenir,

ça brûlait je brûlais comme les autres,
j'étais l'incendié des familles,
le sentiment surnaturel des bêtes.

La prochaine histoire est celle d'une ancienne amitié qui s'est étioyée à travers le temps. Je croyais avoir depuis longtemps perdu la trace du plus dangereux, du plus radical de nos poètes. J'ai connu Simon Fortin alors que nous étions de tout petits enfants, et nos vies ont tracé leurs parallèles dans l'ennui salin et venteux de notre Bas-du-Fleuve natal, se croisant au hasard et se nouant au fil du temps dans un amour commun de la poésie qui a marqué notre jeunesse : Baudelaire, Corbière, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé... tous ces entités qui ont produit une œuvre incomparable et singulière, dans un siècle où *Les chimères* de Nerval nichaient comme des effraies sur les clochers baroques d'un art dont on pouvait soit se réclamer mage ou ange, sans jamais briser le mystère des indices. Le dix-neuvième siècle était notre obsession, le sonnet sa forme suprême. Son ultime formule. Nous partageons une même aversion pour les Grandes Têtes Molles de notre temps, ces poètes patentés qui s'étaient donné pour mission, semble-t-il, de remplacer cette quête d'absolu que nous retrouvions chez les maudits du dix-neuvième siècle par une intimité terre-à-terre et sans ambition. Bref, nous étions jeunes. Mais jamais, chez l'un comme chez l'autre, ce sentiment ne s'est tout à fait tari. La dernière fois que nous nous sommes vus, il y a presque dix ans, il travaillait sur ses *Razoirs*, des sonnets dont il étudiait la mathématique avec la patience de l'orfèvre. Et ce livre fantôme, que je croyais à tout jamais perdu, a trouvé son chemin jusqu'à moi.

Sous le prétexte de la modernité, la poésie a désavoué la recherche formelle – qui était jadis son cheval de bataille – à un point tel qu'elle a cessé de prendre position et elle n'a apparemment aujourd'hui plus de direction. Elle n'interpelle ni corps ni esprit, elle n'interpelle qu'un néant qui se prononce sur le vide, je dois me rendre à l'évidence, la poésie moderne est dans une convergence généralisée qui tend vers l'inoffensif et l'échec car elle n'interpelle plus personne, elle n'écrit plus rien de dangereux, plus rien qui puisse briser l'inertie de la masse populaire. Les poètes sont trop confortables, les poètes ont abandonné la vie pour se donner à la carrière et au métier, s'emmitouflant de graisse dans un rayon de librairie qu'ils sont les seuls à consulter, se félicitant l'un l'autre de l'enlèvement cérébral duquel ils se croient d'avant-garde, la poésie n'est plus ce qu'elle a le devoir d'être : une question de vie ou de vie pour vaincre la mort ! Et, quoi qu'il en soit, la poésie n'intéresse plus personne, ni même ceux qui l'écrivent !

De retrouver cette voix qui m'avait tant manqué, cette voix féroce et battante, cette voix de ma jeunesse qui a vieilli sans prendre une ride, j'en avais les larmes aux yeux. D'abord déclinés en «Suf-Fixes» et en «Pré-Fixes», dans des proses qui tiennent de l'autobiographie d'une pensée qui a refusé le monde et refusé les hommes, les sonnets de ce livre se décomposent ensuite dans des «Couleurs», des «Formes» et des «Musiques» qui témoignent d'une adéquation parfaite,



The Punk Singer (2013), documentaire réalisé par Sini Anderson.

d'une harmonie sidérante entre les recherches formelle et sensible. Signant d'un anagramme son nom qui en appelle à la nature combinatoire d'un langage réalisant l'équation entre l'idéal et le réel absolus, les *Razoirs* de Minos Nitrof sont la plus bouleversante tentative poétique qu'il m'ait été donné de lire cette année. Il ne manque plus qu'un éditeur assez courageux pour rendre public ce radical affrontement entre le lieu et la formule. Et je ne suis pas inquiet, puisque nous ne manquons pas d'éditeurs courageux au Québec.

enfin regarde-les ces garçons et ces filles
dans la grande noirceur droit de vote à la main
leurs autos leurs succès leurs vies contre du pain
dans le bonheur noir des usines de leurs villes

ce n'est surtout pas la poésie le secours
avec ses pancartes À VENDRE sur l'image
cent fois sur le métier je commets mon chômage
la reniant avec ses courtiers pour toujours

ce sont les aiguilles de ce temps dans ta veine
qui ont sonné le coup de ta dernière haleine
parmi tous ces trotteurs d'une époque de rien

mais je vais en vers et contre tous sans les suivre
pour tracer de mes cris le sonnet qui s'éteint
où tu colores folle enfant le verbe vivre **L**